

Verbe de Dieu fait chair a restauré en lui-même l'œuvre de ses mains divines, et réconcilié tout l'homme et tous les hommes avec son Père (1).

Est-il besoin de montrer quelle place tient la maternité divine dans cette économie de réparation? Place si indispensable que la supprimer serait du même coup renverser tout le plan de l'universelle guérison de notre humanité. Dès lors, en effet, Jésus-Christ n'a plus de naissance humaine; il n'est pas de notre lignée, de notre sang. Dès lors aussi, plus d'enfance, plus d'adolescence, et, par conséquent, plus de salut pour toute notre nature et pour tous ceux qui participent à cette nature.

IV. — La Rédemption se présente avec un autre caractère où nous allons retrouver de nouveau la nécessité d'une Mère de Dieu. L'ennemi de la nature humaine, en même temps qu'il s'attaquait follement à l'honneur de Dieu, se vantait de tenir sous ses pieds cette nature séduite et vaincue. Donc, pour que la réparation fût complète, il fallait intervertir les rôles, tellement que, par une glorieuse revanche, le vaincu triomphât de son vainqueur. C'est là encore une pensée qui revient à tout moment sous la plume des Pères. « Puisque le Christ est Dieu parfait, et homme parfait, il faut bien que nous affirmions de lui tout ce que son Père et sa Mère ont de par leur nature. En effet, il s'est fait homme, afin que ce qui avait été vaincu fût à son tour victorieux. Certes, Dieu qui, peut tout, n'était

raisons sur lesquelles il fait reposer une opinion si singulière. On peut les lire dans le texte indiqué. Dom Massuet, dans ses *Prolégomènes* sur les Œuvres d'Irénée, en montre clairement le peu de solidité. Dissert. 3, a. 6, n. 72. P. G. VII, pp. 320-321.

(1) S. Iren., c. *Haeres.* L. III, c. 22, n. 1 cum parall. P. G. VII, 956.

pas si faible qu'il ne pût, s'il le voulait, par sa vertu toute puissante, arracher l'homme à la domination de son tyran. Mais ce tyran aurait eu quelque raison de se plaindre, si Dieu l'eût par un coup de force dépouillé de son empire. C'est pourquoi le Créateur, dans sa bonté miséricordieuse envers les hommes, s'est fait homme lui-même, afin que le semblable fût relevé par le semblable » (1). Ces réflexions sont de saint Jean Damascène.

Longtemps avant lui, saint Irénée écrivait dans le même sens : « Le Seigneur, très bon et très miséricordieux ami du genre humain, a réuni Dieu et l'homme dans l'unité de personne. Car si l'homme n'avait pas vaincu l'ennemi de l'homme, cet ennemi n'eût pas été justement vaincu (2). D'un autre côté, si Dieu lui-même ne nous avait pas donné le salut, la possession n'en serait ni ferme ni certaine... Il a fallu que celui qui devait tuer en nous le péché, et sauver l'homme de la mort à laquelle il était voué, devint ce que l'homme était lui-même, c'est-à-dire homme et fils de l'homme..., afin que le péché fût tué par l'homme, et que l'homme échappât à la mort » (3).

Qu'on me permette de citer encore un Père de l'Orient, Jean, métropolitaine des Euchaites, vers le milieu du onzième siècle. Après avoir raconté l'histoire de notre chute originelle, il entre dans la considération de l'éternel conseil où fut préparée l'œuvre de la réhabilitation. « Oh ! s'écrie-t-il, que le mode employé pour nous secourir est au-dessus de la nature, et qu'il

(1) S. Jean Damasc., *de Fide Orth.* L. III, c. 18. P. G. XCIV, 1072.

(2) C'est-à-dire que l'homme aurait été délivré sans rançon suffisante, ou sans l'avoir payée *du sien*; ou que dans la revanche il n'y aurait pas eu les mêmes combattants et les mêmes armes que dans la défaite.

(3) S. Iren., c. *Haeres.* L. III, c. 19, n. 6. P. G. VII, 937, 938.

doit nous remplir d'une sainte admiration... Dieu entre en lutte avec notre adversaire; mais s'il combat, c'est après s'être fait l'un de nous... Sans doute, du haut du ciel il aurait pu d'un signe, sans danger ni travail, écraser l'ennemi et lui arracher d'une main triomphante le coupable ingrat et méchant qu'il retenait captif. Rien de plus aisé; mais, dans ces conditions, le succès n'eût-il pas apparu comme un acte de violence plutôt qu'œuvre d'amour envers les hommes? Voilà pourquoi notre Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, préférant en quelque sorte sa gloire à sa dignité, s'est revêtu de ma forme terrestre. Il a voulu cacher sa puissante vertu sous les dehors de ma faiblesse, et, terrassant lui-même le fort armé, accorder à cette chair, dont la malice avait causé la défaite, une victoire inespérée. Merveilleux stratagème de Dieu qui fait du triomphe celui de la chair plutôt que le sien. Telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est incarné; tel le grand mystère d'un Dieu qui s'anéantit jusqu'aux abîmes pour notre délivrance et notre salut » (1).

Et qu'on n'aille pas s'imaginer que tant de belles harmonies n'ont été signalées que dans les églises d'Orient. Celles d'Occident nous fourniraient cent témoignages analogues. « Certes, dit saint Augustin, il appartenait à la justice, comme à la bonté du Créateur, de faire vaincre le diable par cette même créature raisonnable qu'il se glorifiait d'avoir vaincu lui-même... Dieu, même à supposer que, pour être le médiateur de Dieu et des hommes, il voulût prendre

(1) Joan. Euchait. metrop., in *SS. Deiparae dormit.*, n. 9, P. G. cxx, 1084-1085.

une nature humaine, pouvait la chercher en dehors de la race d'Adam, ce prévaricateur dont la faute avait totalement souillé sa descendance. N'avait-il pas créé le premier homme indépendamment de tout ancêtre? Il pouvait donc à son gré produire un autre homme qui triomphât du vainqueur du premier; mais il jugea plus convenable d'emprunter à la race vaincue la nature dans laquelle il devait terrasser l'ennemi du genre humain... Ainsi le séducteur serait mis en déroute par cette même lignée que lui-même avait criminellement vaincue » (1).

Le pape saint Léon ne pouvait oublier, en parlant du Sauveur, un point de vue si universellement connu des autres Pères (2). Voici comment il en parle dans son premier sermon sur la Nativité du Seigneur : « Le Fils unique de Dieu, une fois arrivée la plénitude des temps qui avait été fixée dans

(1) S. August., *de Trinit.* L. xiii, c. 18, n. 23. P. L. xxii, 1032, 1033.

(2) Eusèbe, un évêque qui gouverna l'église d'Alexandrie vers la fin du vi^e siècle, étudiant les causes de l'Incarnation, se demande si Dieu pouvait, sans prendre notre chair, renverser l'empire de Satan. Il répond dans le sens de la doctrine exposée par les autres Pères. S'il l'eût fait, « le démon n'aurait pas manqué d'en tirer gloire. Voyez, aurait-il dit; moi j'ai vaincu l'homme, et c'est Dieu seul qui m'a vaincu. Est-ce merveille que j'aie succombé dans la lutte?... Donc, afin d'étouffer cette jactance dans la gorge même du misérable, et pour qu'il n'eût pas à se vanter d'avoir été battu par Dieu seul; Dieu, se faisant homme, est devenu le second Adam. Combattant dans sa chair, homme il a triomphé du diable, vainqueur de l'homme. Donc, ô diable, tu n'auras plus à dire qu'après avoir vaincu l'homme tu n'as succombé que sous les coups de Dieu » (1). Mêmes réflexions chez Léonce de Byzance, à propos d'une forme d'hérésie qui donnait au Christ un corps incorruptible. « Comment, demande-t-il, les justes règles d'un combat auraient-elles été gardées, si la nature du Christ, luttant pour nous contre le diable, n'avait pas été de même condition que celle du vaincu. Ce n'est pas vaincre, mais écraser par violence, que de ne pas s'en tenir aux lois du combat. Or, la loi du combat, c'est que le triomphateur d'aujourd'hui soit le vaincu d'hier, de telle sorte que la victoire présente soit une réparation de la défaite passée » (2).

(1) Euseb. Alex., *Serm. de Incarn. Dom.* P. G. lxxxvi, 329.

(2) Leont. Byzant., L. c. *Nestor. et Eutych.* P. G. lxxxvi, 1274.

l'inscrutable hauteur des divins conseils, a fait sienne la nature du genre humain pour la réconcilier à son auteur; il l'a faite sienne, dis-je, afin que le diable, premier auteur de la mort, fût défait par la nature même qu'il avait défaite. Et dans cette lutte livrée pour nous, il faut admirer un grand et admirable triomphe de la justice et du droit : car le tout-puissant Seigneur a combattu notre très cruel ennemi, non pas dans sa majesté, mais dans notre bassesse, affrontant ses attaques avec une nature participant à notre mortalité, mais exempte de tout péché » (1).

Qui ne voit dans ce procédé de la divine sagesse un stratagème admirablement propre à humilier l'orgueil de satan, et tout à la fois à relever la dignité de l'homme si misérablement avilie, puisque c'est à nous qu'appartient non seulement le fruit de la victoire, mais la victoire elle-même? Satan reste encore un ennemi terrible; et pourtant nous n'avons plus sujet de trembler devant lui, car c'est par notre bras qu'il a perdu la force de son empire. Mais qui ne voit aussi que ni cette gloire, ni cette victoire ne seraient *nôtres*, si la Vierge Mère n'avait pas donné le jour à l'Homme-Dieu, le tenant de notre cause et le représentant-né de notre race, en qui nous avons brisé nos chaînes et secoué le joug héréditaire qui pesait sur les fils d'Adam? Et c'est là ce que fait remarquer expressément saint Irénée, celui des Pères qui a peut-être le plus fortement exposé ces hautes harmonies. Il ne suffisait pas, dit-il, que le second Adam fût un homme, mais formé comme le premier du limon de la terre.

(1) S. Leo, Serm. XXI, in *Nativ. Dom.* 1, c. 1. P. L., LV, 191. Cf. Petav., de *Incarn.* L. II, c. 16, n. 5.

A ce triomphateur il fallait une mère, fille de l'antique Adam, le père du genre humain, afin que la victoire et le salut fussent la victoire et le salut de la race vaincue (1).

Nécessaire pour la réhabilitation de la famille humaine, la maternité divine l'était plus encore pour l'affranchissement parfait et la glorification de la femme. Et c'est une autre idée que la tradition met souvent en relief : témoin ce passage de saint Augustin, parlant des bienfaits apportés par le Dieu fait homme : « Mais, direz-vous, s'il ne fût pas né de la Vierge Marie, ne fût-il pas arrivé aux mêmes fins? Il a voulu être homme; il serait homme, lors même qu'il ne serait pas né d'une femme. Quand il fit le premier homme, ce n'est pas d'une femme qu'il le tira. Écoutez la réponse. Vous demandez pourquoi, voulant se revêtir de notre nature, il choisit une femme. Et moi je réponds : Pourquoi ne naîtrait-il pas de la femme?... Sachez-le, s'il naît de la femme, c'est qu'il veut par là nous manifester un grand mystère. Oui, mes frères, je l'accorde, si Dieu voulait se faire homme, sans naître d'une femme, rien ne serait plus facile à sa majesté. Comme il a été formé d'une femme sans le concours de l'homme, ainsi pourrait-il entrer dans le monde indépendamment de la femme.

« Mais il tenait à nous faire entendre clairement que la créature raisonnable, à quelque sexe qu'elle appartienne, ne doit pas désespérer de son salut... Supposez qu'en se faisant homme il ne fût pas né d'une femme; les femmes, au souvenir du premier péché, causé par la séduction qu'elles exercèrent sur

(1) S. Iren., c. *Haeres.* L. III, c. 21, n. 9-10, P. G. VII, 954, sq.

l'homme, désespéreraient d'elles-mêmes et de leur rédemption par le Christ. Il est donc venu, ce Christ, prenant pour lui-même le sexe de l'homme, mais consolant celui de la femme en naissant de lui. C'est comme s'il eût dit :... Il est vrai, je suis homme par ma naissance, mais cette naissance je l'ai reçue d'une femme. Donc, je ne condamne pas la créature que j'ai faite, mais le péché que je n'ai pas fait. Que l'un et l'autre sexe voie combien je l'honore; que l'un et l'autre confesse son iniquité, et que tous les deux espèrent le salut. Le poison qui a blessé l'homme, une femme l'a versé; qu'une femme verse le remède qui le guérit, et qu'elle répare la séduction criminellement exercée sur l'homme, en donnant le jour au Christ... Donc, que personne ne reproche calomnieusement au Christ d'être né d'une femme, dont le sexe, loin de souiller le Libérateur, devait être glorifié par le Créateur » (1).

Du grand évêque d'Hippone tournons-nous pour entendre saint Bernard : « Adam, notre infortuné père, mais toi surtout, ô malheureuse Ève, notre mère, tressaillez d'allégresse : auteurs de tous les humains, vous en avez été les meurtriers, et, pour comble de misère, les meurtriers avant d'en être les auteurs. Tous deux, dis-je, consolez-vous dans votre fille, et dans une telle fille; toi surtout par qui le mal s'est d'abord introduit, et dont l'opprobre s'est étendu sur toutes les femmes. Voici venir le temps où cet opprobre va être effacé, où l'homme n'aura plus lieu de s'en prendre à la femme. Autrefois, pour s'excuser imprudemment, il n'a pas craint de la charger cruel-

(1) S. August., serm. 51, c. 2, n. 3. P. L. xxxviii, 334, 335.

lement elle-même : La femme que vous m'avez donnée, m'a offert de ce fruit, et j'en ai mangé (1). Ève, cours à Marie; mère, cours à ta Fille. Que la Fille réponde pour la mère; qu'elle la délivre de sa honte, et qu'elle satisfasse pour elle à son Père. Car si l'homme est tombé par la femme, il ne se relèvera que par une femme... Donc, ô Adam, change désormais tes injustes excuses en actions de grâces, et dis : Seigneur, la femme que vous m'avez donnée m'a présenté le fruit de vie; j'en ai mangé, et il a été plus doux que le miel à ma bouche, parce qu'en lui vous m'avez vivifié » (2).

Tel a été le conseil de Dieu pour la réhabilitation de la femme aux yeux de l'homme comme à ses propres yeux : il l'a choisie comme Mère du Dieu Sauveur. Certes, il avait dans ses trésors bien d'autres moyens de relever sa confiance et de laver son opprobre. Mais pouvait-il en être un autre à la fois plus efficace et plus suave ?

Aussi, l'Orient vient encore s'unir à l'Occident pour le célébrer de concert avec lui. Théodote, évêque d'Ancyre, un des Pères qui condamnèrent Nestorius au concile d'Éphèse et glorifièrent la divine maternité de Marie, commente ainsi les paroles de l'Apôtre (3) : « Quand fut arrivée la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, fait de la femme (4). — Que dites-vous, ô Paul? Le prophète assure qu'il doit naître d'une vierge; et vous le prêchez fruit d'une femme? Oui,

(1) Gen., III, 12.

(2) S. Bern., hom. 2 *sup.* *Missus est*, n. 3. P. L. CLXXXIII, 62. Cf. serm. *de Aquaed.* n. 6. *Ibid.* 441.

(3) Theodot. Ancyr., hom. *in S. Deip. et in Nativ. Dom.* n. 9. P. G. LXXVII, 1418.

(4) Galat., IV, 4.

répond l'Apôtre. Je rends la bénédiction commune, et je veux qu'elle passe à toutes les femmes. Et voilà pourquoi je n'ai pas dit : fait d'une vierge, de peur de la restreindre à la seule virginité. Je dis : de la femme, pour montrer que cette grâce appartient au sexe féminin tout entier, et que c'est de lui qu'elle doit s'étendre jusqu'à l'homme : en sorte que de celle-là même qui fut cause de la prévarication provienne aussi la bénédiction qui vaut au genre humain le royaume des cieux » (1).

Si la maternité divine a ce privilège qu'elle ôte à l'homme tout prétexte d'incriminer la femme par qui le diable l'a perdu avec toute sa descendance, et rappelle en même temps la séductrice à l'espoir du salut, elle apporte à la femme un autre inappréciable avantage. Saint Augustin, que je citais tout à l'heure, va nous le dire en deux mots. Après avoir encore une

(1) « Bienheureuses par elle (par la Vierge mère) toutes les femmes. Désormais leur sexe ne sera plus maudit ni voué à l'exécration. Eve est maintenant guérie; l'Égyptienne, réduite au silence; Dalila, mise au tombeau; Jézabel, livrée à un éternel oubli; Hérodiade, extirpée de la mémoire des hommes. Voici que désormais le catalogue des femmes est une source d'admiration. On applaudit dans Sara la terre féconde où germent les peuples; nous honorons dans Rébecca l'ingénieuse conciliatrice des bénédictions; nous admirons dans Lia la mère, suivant la chair, de celui que le Sauveur aura pour ancêtre; en Débora nous célébrons la femme qui, surmontant la faiblesse de son sexe, a vaillamment conduit son peuple à la victoire; Elisabeth est proclamée bienheureuse, parce qu'elle a porté dans son sein le Précurseur et mérité d'en sentir les joyeux tressaillements. Mais surtout nous glorifions Marie; Marie devenue la mère, la servante, la nuée, le lit nuptial, et l'arche du Seigneur. La mère, car elle a enfanté le Dieu qui a daigné naître; la servante, car je n'oublie pas la nature en exaltant la grâce; la nuée, car le fruit qu'elle a conçu du Saint-Esprit, elle l'a mis au jour sans préjudice de son intégrité; le lit nuptial, car le Dieu Verbe a fait de son sein virginal sa propre couche; l'arche, non pas celle qui portait la loi, mais celle qui nous a donné le législateur lui-même. C'est pourquoi nous lui criions : Vous êtes bénie entre les femmes... et béni le fruit de vos entrailles » (1).

(1) S. Proclus, Orat. 5. *Laudatio in S. V. et Dei genitricem M.* n. 3. P. G. lxxv, 750.

fois montré comment le Christ, naissant de la femme, est pour tous et surtout pour elle une assurance de salut, il ajoute immédiatement : « La gloire de l'homme est dans la chair du Christ, et l'honneur de la femme dans la mère du Christ. Ainsi la grâce du Christ triomphe-t-elle de l'astuce du vieux serpent. *Honor masculini sexus est in carne Christi; honor feminini est in matre Christi. Vicit serpentis astutiam gratia Jesu Christi* » (1).

Entendons et comprenons. C'est une gloire incomparable pour la famille humaine de compter un Dieu parmi ses membres. Qu'est-ce donc que la distinction si enviée d'avoir dans sa parenté je ne sais quel personnage célèbre, un conquérant, un homme de génie, mise en parallèle avec cette consanguinité divine? Aussi je ne m'étonne pas d'entendre la sainte Église, émerveillée de tant d'honneur, chanter dans ses transports : O bienheureuse faite à qui nous devons un tel Sauveur! Sans doute, le Christ appartenant à la race humaine est par le fait même l'honneur des deux sexes. « Il n'y a plus maintenant, comme dit saint Paul, ni juif ni gentil, ni esclave ni libre, ni homme ni femme; mais nous ne sommes tous qu'un en Jésus-Christ » (2). Mais pourtant Jésus-Christ est un homme, et c'est l'homme en lui qui est Dieu, Fils éternel de Dieu. Voilà, semble-t-il, une cause d'infériorité pour la femme. Elle ne paraît plus, au même degré, dans la nouvelle économie de la grâce, l'aide semblable à lui (3) que Dieu mit aux côtés d'Adam, quand

(1) S. August., serm. 190, *in natali Dom.* 7, c. 2, n. 2. P. L. xxxviii, 1008.

(2) Gal., III, 28.

(3) Gen., II, 18.

il l'eût façonné de ses *main*s et vivifié de son souffle. Ne craignez pas; cette disproportion que vous supposez, Dieu saura bien la supprimer. Il est vrai, la *nature humaine* est élevée dans l'*homme* à des hauteurs infinies, puisqu'elle devient la nature d'un Dieu. Mais aussi la *personne* humaine va monter dans la *femme* « jusqu'aux confins de la divinité » (1). Ainsi se conserve l'équilibre primitif.

C'est toujours la pensée que saint Augustin s'est plu à traduire sous toutes les formes : « Pour honorer les deux sexes, et ne pas donner à croire que l'un serait de moindre prix que l'autre, Dieu, prenant l'un des sexes, a voulu le prendre de l'autre, « *virum suscepit, natus ex femina* » (2). C'est donc à juste titre que le même Père adresse aux deux sexes et ce conseil et cette apostrophe : « Vous, hommes, ne vous méprisez pas vous-mêmes : le Fils de Dieu s'est fait homme. Et vous aussi, femmes, gardez-vous de vous mésestimer : le Fils de Dieu est né d'une femme » (3). Donnons pour conclure un dernier texte. Il sera de saint Maxime de Turin : « La femme a enfanté le salut du monde, afin qu'après avoir été le stimulant de l'iniquité elle devînt le ministre de la justice, et qu'après avoir ouvert au péché l'entrée dans le monde, elle frayât le passage à la vie. Et parce que le Créateur du genre humain voulait montrer que les deux sexes lui sont également chers, et qu'il veut également leur sa-

(1) Cajetan, in 2-2, q. 103, a. 4, ad 2. C'est à tort qu'on attribue généralement ces dernières expressions au Docteur Angélique, puisqu'elles sont du commentateur de la *Somme*.

(2) S. August., *de Vera relig.*, c. 16. P. L. xxxiv, 135; col. *de Fide et Symb.* c. 4, n. 9. xl, 186.

(3) S. August., *de Agone Christ.* c. 11. P. L. xl, 297, sq., col. L. lxxxiii, quaest. q. 11. *Ibid.*, 14.

lut, il naît homme et procède de la femme, prouvant ainsi qu'au point de vue du salut il ne fait entre eux aucune différence » (1)...

Sans doute, le privilège de la maternité divine est propre à une seule femme entre toutes les femmes ; mais l'honneur en rejaillit sur tout son sexe. Nous l'avons entendu de la bouche de saint Bernard : « Le temps approche où l'*homme* n'aura plus lieu de s'en prendre à la *femme*. Que dis-je, au lieu de la charger, il la bénira ».

C'est le sentiment qui inspirait un poète du treizième siècle, quand il disait si chrétiennement : « Il faut tenir compte à toutes les femmes de ce que la Mère de Dieu a été femme » (2). C'est de lui que procède aussi le beau trait raconté du B. Henri Suzo. « Rencontrant un jour une femme dans la rue la plus sale de la ville, il se mit aussitôt dans la boue pour lui laisser le seul endroit sec par où l'on pût passer. La femme, remarquant cet acte d'humilité, lui dit : Mon père, que faites-vous? Vous êtes prêtre et religieux ; pourquoi me céder le chemin à moi qui ne suis qu'une pauvre femme, et me faire rougir de confusion? Et frère Henri de lui répondre : Ma sœur, c'est mon habitude d'honorer et de vénérer toutes les femmes, parce qu'elles rappellent à mon cœur la puissante Reine du ciel, la Mère de mon Dieu, envers qui j'ai tant d'obligations. Et la femme leva les mains et les yeux au ciel, disant : Je supplie cette puissante Reine que vous honorez en nous autres femmes, de

(1) S. Maxim. Taurin., hom. 15 de *Nativ. Dom.* P. L. lvii, 254.

(2) Parole citée par A. Nicolas, *la Vierge Marie vivant dans l'Eglise.* L. IV, c. 1 (3^e éd.), t. II, p. 322.

vouloir bien, avant votre mort, vous favoriser de quelque grâce singulière » (1).

A ceux qui demanderaient encore si Dieu a véritablement atteint son but de réhabilitation pour la femme, je dirais : Lisez ce que les histoires ont raconté de la femme antique, et ce que les voyageurs rapportent de l'état dégradé qui est celui de la femme là où règne la loi de Mahomet, et chez tous les peuples voués encore au paganisme; et puis venez dans nos pays chrétiens et voyez : *Veni et vide*.

V. — L'Incarnation n'avait pas uniquement pour but de réparer l'outrage fait à Dieu par nos péchés, de guérir l'humanité de ses blessures, et de l'arracher à la domination du tyran des corps et des âmes. Elle n'allait à rien moins qu'à nous rendre la filiation d'adoption perdue par la révolte originelle, à déifier l'homme, à faire de lui l'héritier du Père et le cohéritier de Jésus-Christ. Il n'est rien que nos saints Docteurs aient plus souvent et plus magnifiquement enseigné. « Si le Verbe s'est fait chair, si le Fils éternel du Dieu vivant est devenu fils de l'homme, c'est afin que l'homme, entrant en société avec le Verbe et recevant l'adoption, devint enfant de Dieu » (2). Et encore : « Le Fils de Dieu, son Unique suivant la nature, par une merveilleuse condescendance, est devenu fils de l'homme, afin que nous, fils de l'homme par notre nature, nous devenions fils de Dieu par sa grâce » (3). Et cette doctrine, c'est Dieu lui-même qui par ses apôtres l'a transmise aux Pères : « Dieu,

(1) Aug. Nicolas, *ibid.*

(2) S. Iren., c. *Haeres.* L. III, c. 19, n. 1. P. G. VII, 939.

(3) S. August., *de Civit. Dei*, L. XXI, c. 15. P. L. XLI, 729.

dans la plénitude des temps, a envoyé son Fils formé de la femme, fait sous la Loi..., pour que nous reçussions l'adoption des enfants » (1). Je n'insisterai pas davantage sur une vérité que j'ai très amplement développée dans un autre ouvrage (2). Oui, telle est la fin prochaine, immédiate, de l'union du Fils éternel avec notre nature : faire de l'homme un enfant adoptif de Dieu, le frère du Premier-né.

Or, nulle part la haute convenance de la maternité divine ne se révèle avec un éclat plus incomparable que dans cette œuvre d'adoption.

En effet, puisque Dieu voulait nous élever jusqu'à lui, ne fallait-il pas qu'il descendît d'abord jusqu'à nous? Quel moyen plus naturel et plus divin de nous faire entrer dans sa famille, que s'unir lui-même à la nôtre? Comment enfin nous appeler plus efficacement à partager par adoption l'honneur de la filiation divine qu'en nous donnant le Fils, éternel objet de la complaisance paternelle, pour frère aîné, un frère de notre chair et de notre sang? Or, à l'exécution de ce plan rien de plus indispensable qu'une Mère de Dieu; puisque c'est en elle et par elle que ce Fils unique est le premier-né de la race humaine.

(1) Galat., IV, 4, 5 Cf. Joan., I, c. 11-13; Ephes., 1, 3-5.

(2) *La Grâce et la Gloire*, L. I, c. 1, 1-4.